

Lumières ; ou telle encore l'analyse de Luis Miguel Enciso Recio sur la réception de l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert ainsi que de l'*Encyclopédie méthodique* en Espagne, qui montre l'importance et le rôle précurseur, pour le développement de l'encyclopedisme hispanique moderne, du règne de Charles III d'Espagne et en particulier des années 1770, marquées par l'essor des *Sociedades Económicas* et l'impact de personnalités réformateurs comme Pedro Rodríguez de Campomanes.

On peut toutefois regretter, à la lecture de cet ouvrage riche en renseignements et en nouveaux apports, tout d'abord l'absence d'une définition précise des termes « encyclopédie » et « genre encyclopédique » qui rend le corpus très vaste et assez flou. Les différents auteurs de l'ouvrage englobent, en effet, sous ces termes, des genres aussi différents que les manuels d'écriture et les répertoires biographiques, les traités d'éducation (comme le *Traité sur l'éducation des filles* (1687) de Fénelon traduit en espagnol en 1769, les collections d'images et d'emblèmes (« *Iconografía y emblemas* », p. 449-478, art. de Antonio Martínez Ripoll), les compilations théologiques (« *Recopilaciones teológicas católicas* », p. 161-179, art. de Enrique García Hernán) ou encore les « *relojes des principes* » (p. 385-410, art. de J. L. Gonzalo Sánchez-Molero), des traités d'éducation pour les princes. Contrairement à ce que le titre annonce, certaines contributions traitent aussi – et cela constitue justement un apport précieux de l'ouvrage – des formes et des conséquences de la diffusion, de la réception ainsi que des différents types de traduction et d'adaptation d'ouvrages encyclopédiques français, notamment de l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert et de l'*Encyclopédie méthodique*, en Espagne. On peut regretter, enfin, le manque d'un index à la fin de l'ouvrage, qui aurait été très utile, ainsi que le fait que la vaste recherche internationale sur les encyclopédies des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles, comme les travaux de Clorinda Donato sur la traduction espagnole de l'*Encyclopédie méthodique*, ceux de Jean-Luc Chappey sur les dictionnaires biographiques, ou encore ceux d'Alain Rey en France (*Miroirs du monde. Une histoire de l'encyclopedisme*, Paris 2007) et de Ulrich Johannes Schneider (*Seine Welt wissen. Enzyklopädién in der Frühen Neuzeit*, Darmstadt, 2006) en Allemagne, sur l'encyclopedisme en général, n'est que très partiellement prise en considération.

HANS-JÜRGEN LÜSEBRINK

*Denis Diderot, Esztétika, filozófia, politika [Esthétique, philosophie, politique]*, dir. Eszter Kovács, Olga Penke, Géza Szász, Budapest, L'Harmattan – SZTE Filozófiai Tanszék, 2013, 249 p.

Les ouvrages de Denis Diderot trouvèrent un accueil assez tardivement en Hongrie. Les premiers traducteurs des travaux de Voltaire et de Rousseau à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, les membres de la fameuse Garde du corps nobiliaire hongroise de la Cour de Vienne, connaissaient certainement ceux de Diderot aussi, mais la censure et les problèmes linguistiques empêchèrent longtemps leur traduction. À part quelques extraits de l'*Histoire des deux Indes* attribué à Diderot, ses premiers textes littéraires virent le jour à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Pour les ouvrages philosophiques, il fallait attendre jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle et les œuvres complètes sont toujours en attente... Le présent volume publié par les soins des éminents chercheurs de l'Université de Szeged souhaiterait combler quelques lacunes dans la suite des traductions hongroises des œuvres du célèbre rédacteur de l'*Encyclopédie*. Les textes choisis sont regroupés autour de trois grands thèmes : esthétique, philosophie et politique et concernent des sujets de recherche récents. Autre fil conducteur du livre : ce sont des textes inédits en langue hongroise qui complètent bien les autres anthologies hongroises de Diderot. Les extraits suivent les éditions les plus récentes et sont toujours accompagnés des notes des traducteurs. Ainsi les éditeurs ont-ils sélectionné *La Promenade Vernet du Salon de 1767* et *L'Éloge de Richardson* dans la première partie de l'ouvrage. Malgré la traduction hongroise relativement précoce de *La Religieuse* (1869) les lettres insérées dans l'introduction de cet ouvrage n'ont pas été encore publiées en Hongrie. Le conte intitulé *Les Deux Amis de Bourbonne* termine la première partie

du livre. Parmi les textes philosophiques, nous pouvons trouver des extraits très différents. Une entrée de l'*Encyclopédie* consacrée à AGNUS SCYTHIUS, une note critique sur Hubert Robert du *Salon de 1767*, le discours préliminaire du *Voyage en Hollande* ouvrent la section. Ensuite, deux textes tardifs de Diderot, l'*Essai sur les règnes de Claude et Néron* et la conclusion des *Éléments de physiologie*, présentent les pensées philosophiques polyvalentes de l'auteur au public hongrois. La partie consacrée à la pensée politique intéressera certainement le plus les spécialistes hongrois du 18<sup>e</sup> siècle. Il s'agit là des textes fondamentaux ayant des rapports avec l'histoire de l'Europe orientale, en particulier avec la puissance émergeante russe qui ne sont pas sans rapports avec l'histoire hongroise. Les réflexions de Diderot exprimées dans ses *Mémoires pour Catherine II* ou dans ses *Observations sur le nakaz* sur les systèmes politiques et le gouvernement présentent des parallélismes avec les écrits politiques qui ont circulé en Europe centrale dans cette période. Les *Fragments politiques* élargissent l'horizon en traitant de sujets parfois plus « exotiques » comme le gouvernement des Chinois ou bien le cannibalisme. La *Lettre apologétique de l'abbé Raynal*, rédigée le 25 mars 1781 et adressée à Grimm, clôt la section en évoquant la participation de Diderot à l'*Histoire des deux Indes*. Tous les textes sont accompagnés des commentaires et des notes détaillées. Une introduction (Eszter Kovács) et une postface (Olga Penke) expliquent la genèse de l'ouvrage. Une bibliographie exhaustive des traductions hongroises des œuvres de Denis Diderot permet l'orientation du lecteur hongrois dans ses recherches supplémentaires. Malgré l'hétérogénéité des morceaux de cette anthologie, nous ne pouvons que nous réjouir de constater la haute qualité de ce travail littéraire et scientifique.

FERENC TÓTH

*Femmes, rhétorique, et éloquence sous l'Ancien Régime, L'école du genre*, dir. Claude La Charité, Roxanne Roy, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2012, 419 p.

Le sujet abordé ici était (et reste) peu exploré, du moins sur la longue durée de l'Ancien Régime, dans le monde francophone, jusqu'au colloque organisé à Rimouski par Claude La Charité en 2007, dont l'ouvrage est issu.

Ce volumineux recueil propose 8 études concernant le 18<sup>e</sup> siècle, sur un total de 28. Conformément à ce qu'annonce son titre, il couvre de façon équilibrée les trois siècles de l'Ancien Régime, abordant une variété de champs et de *corpus* appréciables : manuels, éloges, correspondances (privées ou publiques), pratique des salons aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, discours politiques, controverse religieuse, textes polémiques... Sont ainsi abordés en principe tous les lieux possibles d'exercice de l'art oratoire, ce que souligne l'organisation en trois sections : *Pédagogie, théorie et modèles rhétoriques*; *Éloquentes et pratique épistolaire*; et *Pratiques rhétoriques, sociabilité et politique*. Même si en réalité la pratique des salons est plus difficile à cerner.

La trilogie du titre suggère une dialectique qui se vérifie : de l'apparente (ou supposée) ignorance féminine, puisque l'art oratoire est principalement transmis, sous l'Ancien Régime, via les institutions d'enseignement dont les filles étaient exclues, comme le collège; à la maîtrise d'une éloquence véritable, que permettent de vérifier nombre d'études des sections 2 et 3 – qu'elles relèvent des procédés oratoires traditionnels ou d'une « nouvelle éloquence », autorisant de la conversation, la « rhétorique pratique » que célèbre le traité de *Rhétorique destiné aux jeunes filles*, de Gabriel-Henri Gaillard, en 1745, à la faveur de la civilisation des mœurs, et de la tradition jésuite.

La question de l'accès ou du degré d'exposition des femmes à la rhétorique devait être soulevée pour les raisons historiques bien rappelées par Claude La Charité ou Cinthia Meli. La première section l'aborde à travers l'étude des principaux manuels épistolaires du 16<sup>e</sup> (C. La Charité) au 18<sup>e</sup> siècle (J. Siess); puis, de deux ouvrages destinés aux femmes qui auront des destinées contrastées, l'un, de Marguerite Buffet, en 1668 (C. Meli), l'autre, de Gaillard, largement réédité jusqu'à la fin du siècle qui consacre le modèle d'une éloquence